

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

N^o 32

(VI, 6)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 11 février au 30 juin 1888. —

Ouvrages offerts à la Société. — Variétés : F. Geo. MÖHL,

Une inscription latine de Mésie. — Nécrologie : Marcel DEVIC,

par Michel BRÉAL. Discours prononcé par M. Michel BRÉAL

aux obsèques de M. Abel BERGAIGNE. — Table du Tome VI

du *Bulletin*.

*(Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société
et n'est pas mis dans le commerce.)*

PARIS

NOVEMBRE 1888

SÉANCES DE L'ANNÉE 1888.

14 et 28 janvier.	7 et 21 avril.	10 et 24 novembre.
11 et 25 février.	5 et 19 mai.	3 et 22 décembre.
10 et 24 mars.	2, 16 et 30 juin.	

Les séances ont lieu à huit heures précises du soir, à la Sorbonne, escalier 3, au premier étage, dans l'ancienne salle de la Faculté de Théologie.

L'élection du bureau pour l'année 1889 aura lieu dans la séance du 22 décembre 1888.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1888.

Président : M. Joseph HALÉVY, 26, rue Aumaire.

Vice-présidents : MM. François BONNARDOT, 46, rue de la Santé, et Charles PLOIX, 1, quai Malaquais.

Secrétaire : M. Michel BRÉAL, 15, rue Soufflot.

Secrétaire adjoint : M. Ferdinand DE SAUSSURE, 3, rue de Beaune.

Administrateur : M. Jean PSICHARI, 26, rue Gay-Lussac.

Trésorier : M. Philippe BERGER, 1, rue de Seine.

Bibliothécaire : M. Georges DOTTIN, 11, rue Férou.

Membres du comité de publication : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, PARIS, RENAN.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE à M. Jean Psichari, administrateur de la Société, 26, rue Gay-Lussac, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des mémoires, bulletins et convocations.

MÉMOIRES.

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission (art. 35 du Règlement).

Ne peuvent toutefois être admis au bénéfice de cet article les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires qui en feront la demande à M. l'Administrateur recevront *pour moitié prix* la collection des fascicules antérieurs à l'année de leur admission. Il ne sera pas cédé de fascicules séparés.

BULLETIN.

Contre remboursement des frais de poste, la collection du *Bulletin* est envoyée *gratis* aux Membres de la Société.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE



Chartres. — Imp. DURAND, rue Fulbert.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

TOME SIXIÈME

(1885-1888)

*(Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société
et n'est pas mis dans le commerce.)*

PARIS

—

1888

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
N° 32

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 11 FÉVRIER AU 30 JUIN 1888

SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Berger, Dottin, de Charencey, Psichari, Guieysse, Bréal, Bonnardot, Möhl, R. Duval, Halévy, de Rochemonteix, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Hommage. Voir p. ccxviiij.

Election. Est élu membre de la Société : M. Georges Guieysse.

Nouvelles. M. Bréal donne lecture d'une lettre de M. Ascoli par laquelle l'illustre linguiste italien, notre confrère, annonce qu'il fait don à la Société de Linguistique de Paris, du montant du prix de 1,500 fr. (prix Volney) décerné l'an dernier par l'Institut de France à ses *Lettere glottologiche*.

M. le Président dit que la Société reçoit cette donation avec la plus vive reconnaissance. Elle a le devoir de cher-

cher à en faire un emploi qui soit digne d'elle et du donateur.

Une première délibération s'engage sur l'affectation qui sera faite de la somme due à la générosité de M. Ascoli. Après avoir entendu plusieurs propositions, la Société décide de maintenir la question à l'ordre du jour.

Communications. M. de Rochemonteix fait une communication sur le somali, langue qui n'est connue jusqu'ici que par l'ouvrage d'un Français, M. Ferrand, et celui du capitaine Hunter, consul d'Angleterre à Aden. Le somali a les caractères d'un idiome chamitique. Le verbe, très compliqué en apparence, se réduit, examiné de plus près, à deux temps. M. de Rochemonteix expose plus particulièrement le rôle des pronoms dans la conjugaison. Des observations sont faites par MM. de Charencey, Halévy.

M. Berger revient sur quelques détails de l'inscription phénicienne du Pirée. La date fixée (95 av. J.-C.) reposait sur la détermination de l'ère du peuple de Sidon faite par M. de Saulcy d'après les monnaies. Cette date est confirmée par la forme particulière du II dans le texte grec, forme qui ne se rencontre que dans la période de 118 à 60 avant notre ère.

M. Bréal fait l'étymologie de *Volumnus*, un nom de l'année, qui se rattache à *volvo*. Il signale ensuite l'expression *cuncta ratio* « le total », employée par Pline le jeune, et qui peut servir à appuyer l'étymologie de *cunctus* par **co-junctus*.

SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Bréal, de Charencey, de Rochemonteix, Guieysse, Möhl, l'abbé Rousselot, Berger, Psichari, R. Duval, Bauer, Halévy.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2.

Hommages. Voir p. ccxviij.

Donation. La Société procède à la discussion sur l'emploi de la donation Ascoli. Divers avis sont successivement

proposés par MM. Halévy, de Charencey, Bréal, de Rochemonteix. La Société décide de nommer une Commission chargée d'examiner la question.

Sont élus membres de la Commission : MM. Bréal, de Rochemonteix, Halévy, de Saussure, Berger, Psichari.

Communications. M. Psichari donne lecture de quelques passages d'un mémoire intitulé : *Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur les langues communes*. — Des observations sont faites par MM. Bréal, Halévy, Bauer.

M. Bréal fait une communication sur le pronom réfléchi ξ en regard de $\sigma\phi\acute{\epsilon}$. La double forme est due à un phénomène de phonétique syntactique. Quand le mot précédent finissait par ς , par exemple $\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\upsilon\varsigma$ $\sigma\phi\epsilon\tau\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon\varsigma$, le σ de **sve*, $\sigma\phi\acute{\epsilon}$ était maintenu. Cf. le pamphylien $\mu\nu\tilde{\alpha}\varsigma$ $\phi\acute{\iota}\lambda\alpha\tau\iota$. — Dans $\sigma\phi\eta\tilde{\epsilon}$, en regard de *vespa*, nous voyons $\sigma\phi$ comme représentant du latin *v*. — La forme $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}$ suppose une forme $\acute{\epsilon}F\acute{\epsilon}$. $\Psi\acute{\epsilon}$ n'est qu'une variété de prononciation dialectale du même pronom.

Des observations sont faites par M. Halévy.

La séance est levée à 10 heures.

SÉANCE DU 10 MARS 1888.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Sudre, Bréal, Berger, Laurent, Dottin, de Charencey, Bauer, Guieysse, Bonnardot, de Saussure.

M. Psichari se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Echange de publications. M. de Charencey demande à la Société d'entrer en échange de publications avec la Société philologique. La proposition est adoptée.

Hommages. Voir p. ccxviiij.

Communication. M. de Charencey fait un résumé des principales modifications phonétiques que le basque a fait subir aux mots empruntés. Dans les mots empruntés dès

une époque ancienne, un groupe de consonnes initial se résout par le moyen d'une voyelle intercalaire, par ex. *fricare* = *pereca*. On remarque qu'une voyelle se développe aussi devant *r* initial, sauf dans un seul dialecte (ce trait est peut-être béarnais). Les fortes sont volontiers remplacées par des douces. M. de Charencey termine en relevant certaines analogies du basque avec les langues américaines.

Nouvelles. M. Bréal dépose une circulaire du ministre informant que le 26^e congrès des Sociétés savantes s'ouvrira le 22 mai prochain. Il n'y aura pas cette année à nommer de délégués.

M. de Saussure annonce que notre confrère M. Duvau vient de découvrir à Rome des gloses allemandes inédites du XI^e siècle. Plusieurs membres expriment le vœu de les voir publier dans nos Mémoires.

Communications. M. Bréal entretient la Société de deux nouvelles inscriptions osques des environs de Capoue. Ces inscriptions, publiées par Fiorelli et par Bücheler, se rapportent toutes deux à la dédicace d'un même objet qui s'appelle *iovila*.

En exergue, sur l'une des inscriptions, on lit *Sepiëis Heleviëis som.*, ce qui signifie probablement « par l'autorité de Sepius Helvius », car Sepius Helvius, sur la seconde inscription, est nommé comme un des dédicateurs, et visiblement comme le plus important des deux.

Dans tous les cas, ces mots offrent cet intérêt négatif de prouver que *Herentateis som.*, sur une autre inscription bien connue, ne saurait avoir le sens de *Veneris sum*, généralement supposé, et contre lequel M. Bréal s'était inscrit en faux depuis longtemps.

M. Bréal fait part ensuite de diverses observations sur ce qui détermine, dans les dénominatifs latins, la conjugaison en *-io*, en *-ao* ou en *-eo*. Le seul verbe *sitio* (de *sitis*) a entraîné à sa suite toute une série de désidératifs, tels que *saevio*, *insānio*, *ēsurio*. Les intransitifs en *-eo* ont leur origine dans la 5^e déclinaison: *tepeo* d'un ancien **tepēs*, *-ēi*. Cf. *tepēfacio*. Les verbes de l'ancienne langue en *-asso*, *deargentassere*, etc., sont partis des subjonctifs parfaits tels que *servassis*, fréquents dans les invocations.

SÉANCE DU 24 MARS 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Berger, R. Duval, Möhl, Bauer, Psichari, Dottin, Halévy.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Le procès-verbal de la séance du 11 février, qu'on avait omis de lire, est également lu et adopté.

Communications. La parole est donnée à M. Berger qui achève la communication qu'il avait commencée dans la séance du 28 janvier (voir p. clxxxij) relativement à l'inscription phénicienne découverte récemment au Pirée. Une discussion s'engage entre MM. Berger, Halévy et R. Duval; plusieurs hypothèses sont proposées en vue de l'établissement et de l'interprétation de ce texte.

M. Möhl entretient la Société de la prononciation des diphtongues grecques *eu* et *eo* à une époque assez récente. Dans les textes slavons, notamment dans les écrits glagolitiques, on trouve le nom propre *Eŭz* transcrit *EBŪA*, *Evga*, ce qui dénote une prononciation *Eiŭa*, avec *iŭ* fricatif bilabial, analogue au *w* néerlandais ou au *b* espagnol. — La conversion des Slaves remontant à l'année 850 environ, il faut conclure qu'au ix^e siècle, et vraisemblablement encore au x^e, le groupe *eu* n'avait pas encore pris en grec la valeur *ev* qu'il a dans la langue moderne. Il en est de même pour *eo*. Des observations sont faites par tous les membres présents.

La séance est levée à 10 heures un quart.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Sayous, Wilhelm Meyer, Bréal, Berger, Charles Michel, Möhl, Joret, Bauer, Halévy, Psichari, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Communications. M. Bréal présente une explication nouvelle du redoublement irrégulier de ἵπταμι (au lieu de *πίπταμι). C'est d'après ἔστην, στήσομαι, ἵσταμι, que l'analogie a donné à ἔπτῃν, πτήσομαι, un présent ἵπταμι. Des observations sont faites par MM. Halévy, Joret.

M. Bréal étudie ensuite les applications du suffixe secondaire *-nus* en latin, entre autres dans *dominus* qui doit être interprété comme *l'homme de la maison, le maître de la maison*. Observations de MM. Psichari, Halévy. Une conversation s'engage entre MM. Berger et Halévy sur l'origine du nom de *Julia Domna* qu'ils s'accordent à regarder comme sémitique.

M. Bréal pose enfin une question sur le rapport qui peut exister entre le nom de la rose, ῥόδον, et la racine d'ῥοδρός. M. Halévy dit que, dans les langues sémitiques, le nom de la couleur rouge ne rappelle que le nom du *sang* ou celui du *cuivre*.

M. Joret entretient la Société de l'adverbe français *anui*, où la présence du mot *nuît* a paru douteuse à M. Bréal (*Mémoires*, VI, p. 164), vu le sens « aujourd'hui » qui indique plutôt *in-hodie*. M. Joret rappelle l'orthographe primitive *anuit*, et cite des exemples anciens pour le sens de « cette nuit », d'ailleurs conservé localement. Phonétiquement, *in-odio* donne *ennui*, de sorte que *anui* ne peut se rapporter à **in-(h)odie*, mais s'accorde en revanche avec **ad-nocte*.

Répondant à la communication de M. Joret, M. Bréal fait d'abord ses réserves sur la portée de l'argument phonétique tiré de la nasale, rappelant les exemples comme *hennir* et *femme*. Quant au sens, celui d'*aujourd'hui* domine tellement que le dictionnaire de Mistral, après avoir donné à *anué* l'étymologie *ad noctem*, revient dans le Supplément à *in hodie*. D'ailleurs on n'a jamais dit en français *à jour*, *à nuit*, si ce n'est pour *jusqu'au jour*, *jusqu'à la nuit*. Mais en considération de l'ancienne orthographe *anuit*, il faut concéder peut-être que les deux locutions *in hodie* et *ad noctem* ont pu se mêler dans ce mot.

M. W. Meyer remarque que, phonétiquement, la plupart

des patois répugnent à l'étymologie *in-hodie*. D'autre part, au lieu de *ad noctem*, il faut poser probablement *hāc nocte*, ou *hā nocte*. M. Meyer et M. Halévy rappellent l'ancien espagnol *anoché* qui atteste la présence du mot *nuît*.

M. Joret ajoute une observation au sujet du haguais *eniei*, posé par M. Fleury, dans nos Mémoires. La forme exacte est *aniei*.

M. Möhl traite de la conjonction serbe *kao* « comme », considérée comme un doublet de *kako*. M. Möhl établit que la chute du *k* est inadmissible ; qu'en revanche *kao* peut représenter **kal* = **kalĭ* = lat. *quāle*. Une observation est faite par M. Bréal, qui ne croit pas à la grande ancienneté de *quālis*, non plus que de *quantus*.

M. Halévy présente une conjecture sur l'*r* qui figure dans le nom roumain du Danube, *Dúnere*. Cet *r* proviendrait de l'*l* d'une forme slave **Dunalĭ*, pour *Dunajĭ*. Des observations sont faites par MM. Möhl et Sayous.

M. Halévy, dans une seconde communication, montre que les mesures de longueur et de capacité, chez les Babylo-niens, ont pour base *le grain d'orge*. Au reste, dans toutes les langues sémitiques, le nom de l'orge, *še'ora*, se rattache à *ša'ar* « mesurer ». On retrouve, par emprunt, le même usage dans l'Inde. Des observations sont faites par M. Berger.

SÉANCE DU 21 AVRIL 1888.

Présidence de M. PLOIX, vice-président.

Présents : MM. Bréal, Guieysse, Berger, Ploix, Dottin, Nommès, Möhl, Halévy, de Charencey, Bauer, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Hommages. Voir p. ccxviii.

Communications. M. Bréal traite de l'étymologie de la préposition *ἐν* qu'il rapproche du verbe *ἐνεργεῖν* ; en second lieu, de la formation de *vicĭnus* qui repose sur un locatif *vĭcĭ* = *cĭxci*. M. Bréal étudie ensuite le subjonctif latin en *-am*. Ce subjonctif a son point de départ dans les verbes de la première conjugaison, précisément celle où il est

aboli plus tard. Le subjonctif **amās* engendre par analogie *legās*, mais comme, dans sa conjugaison, il coïncide avec la forme de l'indicatif *amās*, on l'y remplace par *amēs*, qui est un optatif. Des observations sont faites par MM. Berger, Ploix, de Saussure.

M. Möhl communique une inscription latine trouvée à Nisch, en Serbie. Au sujet de l'abréviation DESET, lue par M. Möhl DESETO, *dēsīto*, qu'il faudrait entendre comme une expression équivalente de *defuncto*, M. Bréal exprime quelque doute relativement à la lecture DESET. L'inscription ne porterait-elle pas par exemple DILECT = *dilectissimo* ?

M. Möhl, dans une seconde communication, explique le traitement particulier des mots *knjēzī* « prince » et *knjiga* « livre » en polonais, où ils apparaissent sous les formes *ksiądz* = **kjendzī* = **knjedzī*; — *księga* = **kjīnga* = *knjiga*.

M. Berger signale une curieuse erreur de Gesenius. Dans son recueil d'inscriptions carthaginoises, ce savant a publié deux fois la même inscription en croyant avoir affaire à des monuments distincts. L'inscription dont il s'agit est celle qui fut trouvée par Falbe en 1838. L'année d'après, sir Granville Temple donnait de son côté une inscription qui aurait existé à cette époque au cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, et qui concorde presque littéralement avec la première.

Comme en réalité le monument dont parle sir Granville n'existe pas à la Bibliothèque Nationale et, d'après les registres, n'y a jamais existé, il faut conclure que le second texte n'était qu'une copie du premier. La seule divergence qui les sépare se réduit en effet à une faute de lecture très facile à expliquer.

Sur une question de M. de Charencey relativement à l'épithète de *phenēba'al* « face de Baal », donnée à Tanit dans cette inscription, une discussion s'engage entre MM. Berger et Halévy, le premier considérant cette qualification comme ayant trait à la personne même de la déesse ou à un de ses attributs ; le second émettant la théorie que les épithètes des divinités carthaginoises sont simplement et constamment des épithètes géographiques, et que, dans

le cas particulier, il s'agit de « Tanit du cap Phenēba'al », cap mentionné par les Grecs sous le nom de Πρόσωπον τοῦ θεοῦ.

SÉANCE DU 5 MAI 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. R. Duval, Guieysse, Bréal, de Rochemonteix, Ploix, Halévy, Dottin, Psichari, Möhl, Bauer, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Nouvelles. M. Psichari signale une analyse de notre dernier *Bulletin* parue dans le numéro du 28 avril de l'*Academy*.

Nécrologie. M. le Président annonce la mort de notre confrère M. Marcel Devic et exprime les sentiments de regret qu'inspire cette perte. Entre autres travaux, M. Devic, on le sait, a collaboré au supplément du dictionnaire de Littré. A la fois arabisant et romaniste, il était plus à même que personne d'élucider l'histoire des mots qui nous sont venus de l'Orient. — M. Bréal complète la bibliographie des publications de M. Devic; il rappelle que notre confrère appartient d'abord aux sciences et qu'il est l'auteur d'un manuel de physique.

Hommage. Voir p. ccxviiij.

Communications. M. de Saussure présente une étymologie du gotique *wilwan*, et en second lieu du verbe grec τετίημαι. Des observations sont faites par M. Halévy.

M. Halévy fait une communication sur l'inscription en langue inconnue trouvée dans l'île de Lemnos, inscription où il croit lire les noms de plusieurs villes de l'Ionie. Des observations sont faites par M. Ploix.

M. Bréal expose une conjecture sur l'énigmatique *Tervagan* qui figure, dans la Chanson de Roland, avec Jupin, Apollin et Mahom, comme un des faux dieux adorés des Sarrasins. Ce nom se retrouve jusque dans Shakespeare (*Termagant*) et encore de nos jours, dans des chansons populaires et marionnettes anglaises, où il est celui d'un

type de méchante femme. La forme *Termagant* permet peut-être, dit M. Bréal, de rattacher ce nom à celui d'Hermès Trismégiste qui joua un si grand rôle dans les derniers temps du paganisme. La même hypothèse, comme M. Bréal s'en est aperçu après coup, a été émise par Grimm.

SÉANCE DU 19 MAI 1888.

Présidence de M. DE CHARENCEY.

Présents : MM. de Rochemonteix, Möhl, Guieysse, Bréal, Psichari, Bauer, de Charencey, de Saussure.

En l'absence du président et des vice-présidents, M. de Charencey occupe le fauteuil.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Présentation. MM. Bréal et de Saussure présentent pour être membre de la Société : M. René Basset, professeur d'arabe à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger.

Communications. M. de Saussure traite de quelques mots latins où *s* initiale peut être regardée comme sortie de *ks* : *sipāre* « jeter » (dans *dis-sipāre* etc.), cf. sanscrit *kṣipati* « il jette » ; — le participe *situs* = *mortuus* que nous connaissons par un passage d'Aulu-Gelle, cf. sanscrit *kṣītas*, gr. *φθιτός* ; — de la même racine, le subst. *situs*, -*ūs* « décomposition, destruction lente » ; — *super*, s'il faut le ramener avec M. Osthoff à **ks-uper*, cf. *ἐξυπέρ*.

Des observations sont faites par M. Bréal. A propos de *super*, M. Bréal traite d'un composé de cette préposition, *superbus*, qu'il ne considère plus comme une formation latine, mais comme un emprunt plus ou moins exact de quelque forme grecque se rattachant à *ὑπερβαίνω* « transgresser ». En adoptant la forme étrangère, les Latins ont reconnu d'instinct dans le premier élément un mot qui dans leur langue devait commencer par *s*.

M. de Rochemonteix continue sa communication sur le verbe somali. Les éléments du parfait sémitique (par suffixion) s'y retrouvent avec évidence. La formation d'aoriste (par préfixion) semble faire défaut à première vue, mais elle

se manifeste dans la classe des verbes irréguliers. M. de Rochemonteix indique les rapports à établir d'autre part avec le berbère et l'ancien égyptien.

Des observations sont faites par M. de Charencey. M. Bréal pose une question concernant le point de vue adopté par M. de Rochemonteix. Considère-t-il les langues du nord-est de l'Afrique comme ayant participé de toute antiquité à la structure grammaticale sémitique? M. de Rochemonteix répond que ce point de vue est en effet celui où il se place pour ses démonstrations, quoiqu'il constitue une pétition de principe. La vérification finale de l'idée qui sert de point de départ ne se dégagera qu'à la longue de la multitude des détails observés.

SÉANCE DU 2 JUIN 1888.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Ploix, Bonnardot, Bréal, Berger, Dottin, Guieysse, Halévy, Bauer, Möhl.

En prenant place au fauteuil, M. Bonnardot informe la Société qu'il rapporte d'un récent voyage dans l'Est un certain nombre de textes wallons inédits.

M. Möhl, au nom de M. le Secrétaire adjoint, empêché, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Election. M. René Basset, professeur d'arabe à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, est élu membre de la Société.

Hommage. Voir p. ccxviiij.

Nouvelles. M. le Trésorier informe la Société qu'il a achevé, auprès de la Société générale, la transformation en titres nominatifs des titres au porteur déposés entre ses mains.

Communications. La parole est donnée à M. Bréal qui, s'inspirant de l'explication proposée récemment dans nos Mémoires (VI, 231) par M. L. Havet au sujet des participes latins en *-ndus* (*ferundus* = *φερόμενος*), signale en latin un

certain nombre de formes en *-nd-* où le *d* n'a pas de valeur étymologique: *tendo, fendo, pando*, dans Plaute *distenno, dispenno*; *SECVNNVS, VERECVNNVS*, formes épigraphiques. De même, en osque, *upsannam* est plus près du primitif **opesam(e)nam* que le latin *operandam*.

M. Bonnardot cite, à titre d'hypothèse, le roman **andare* = *annare*. D'autres observations sont faites par M. Halévy et par M. Dottin, qui signale dans les langues celtiques un traitement semblable de *-nn-* devenu *-nd-*. M. Berger demande quelques explications sur le développement de ce *d*.

M. Bréal, dans une seconde communication, cite un passage de Cyrano de Bergerac, qui montre nettement que les expressions familières *on dirait voir, on croirait voir*, contiennent en réalité l'adverbe *voire* = *vêra, vêrum*. — M. Bonnardot rappelle que l'on dit même dans le peuple *voyez voir(e)*.

M. Möhl donne lecture à la Société de quelques étymologies grecques et latines de M. V. Henry. Au sujet de *vix*, interprété comme nominatif singulier des formes *vice, vices*, M. Bréal remarque qu'il est rare dans nos langues qu'un nominatif arrive à fonctionner comme adverbe.

M. V. Henry traite en dernier lieu, dans son article, de la négation grecque *οὐ*, rapportée aux particules inversives du sanscrit (*ava*) et du latin (*au-*, dans *au-fero*). — M. Bréal élève une objection en ce qui concerne le latin *au-*, dans lequel il préfère voir une transformation de *ab*, s'en tenant sur ce point au témoignage même de Cicéron.

M. Möhl, en confirmation de l'hypothèse de M. Henry, rappelle dans les langues slaves le préfixe *u* (correspondant phonétiquement au grec *οὐ*) qui, à côté du sens inversif qu'il a conservé par exemple dans *u-ložiti* « déplacer », *u-rodŭ* « difforme », etc., présente le sens nettement et purement négatif dans *u-bogŭ* « malheureux » et quelques autres. — Sur une observation de M. Bréal, M. Möhl fait remarquer qu'il ne faut pas voir dans cette particule *u*, au sens négatif, le représentant de *n* privatif indo-européen, lequel aboutirait en slave à **vŭ*. Cf. *vŭ* = **n*, au lieu de **en*, préposition.

D'autres observations au sujet de l'article de M. V. Henry

sont faites par M. Ploix et par M. Bonnardot, qui compare, dans le patois messin, *décaché* = non couvert.

M. Ploix entretient la Société des mots scientifiques *aphasie* et *aphémie* et appelle l'attention sur la spécialisation de sens que ces mots ont prise.

M. Halévy signale la découverte faite récemment en Egypte d'un certain nombre de tablettes contenant des documents officiels rédigés en babylonien et relatifs pour la plupart à l'administration de la Syrie. Ces tablettes, dont l'antiquité remonte au ^{xv}^e siècle avant J.-C., attestent la prépondérance de la civilisation babylonienne à cette époque et éclaireissent de nombreux faits historiques. Elles confirment notamment certaines données de la Genèse, que l'on rapportait généralement à la tradition populaire et que M. Halévy avait toujours considérées comme reposant sur des documents écrits. — Des observations sont présentées par M. Ploix.

La séance est levée à dix heures un quart.

SÉANCE DU 16 JUIN 1888.

Présidence de M. BONNARDOT, vice-président.

Présents : MM. Ploix, Berger, de Charencey, Dottin, Bonnardot, Guieysse, Möhl, Bauer, Psichari, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Hommage. Voir p. ccxviiij.

Communications. M. de Charencey expose les arguments qui peuvent être tirés de la langue pour déterminer l'état de civilisation de la race basque au moment où elle s'établit dans l'Occident de l'Europe. Les noms des métaux sont empruntés à d'autres idiomes : ainsi *silara* « argent » que M. de Charencey compare au got. *silubr*, au lituanien *sida-bràs* ; — et *berun* « plomb » qui peut reposer sur *plumbum*. D'autre part les mots pour « couteau » et « hache » sont des dérivés du mot basque qui signifie « pierre ». Les noms des animaux domestiques sont également étrangers, excepté, semble-t-il, celui du *chien*. D'après ces indices, le

basque nous reporterait à une période de civilisation antérieure à l'âge de la pierre polie, qui est aussi celui de l'apparition des animaux domestiques.

M. de Charencey parle ensuite des affinités possibles du basque avec diverses familles de langues, et croit devoir signaler la ressemblance des pronoms *moi* et *toi* (partiellement aussi *lui*) en basque, en berbère du Maroc, et dans les dialectes des Peaux-Rouges canadiens. Des observations sont faites par MM. Ploix, Bonnardot, de Saussure.

M. de Saussure entretient la Société de quelques-uns des résultats du livre sur *l'Écriture runique* de notre éminent confrère M. Wimmer (paru en 2^e édition en langue allemande), ouvrage dont l'auteur a tenu à adresser un exemplaire à la Société de Linguistique de Paris.

Des observations sont faites par MM. Berger, Bonnardot, Psichari.

SÉANCE DU 30 JUIN 1888.

Présidence de M. HALÉVY.

Présents : MM. Bonnardot, Berger, l'abbé Rousselot, Nommès, Möhl, Guieysse, Ploix, Halévy, de Saussure.

Le précédent procès-verbal est lu et adopté.

Nécrologie. M. le Président annonce la perte regrettable que la Société vient de faire dans la personne de M. Hauvette-Besnault, connu par ses travaux de philologie sanscrite. M. Hauvette-Besnault était membre de la Société depuis 1870.

M. le Président consacre ensuite quelques paroles de souvenir à M. F. Vieweg qui a été depuis l'origine l'éditeur de nos *Mémoires*, ainsi que de beaucoup de travaux de linguistique dont les auteurs appartiennent à notre Société. Il y a quelque temps, M. Vieweg nous avait fait savoir que son fils, M. E. Vieweg, lui succédait, avec M. Bouillon, dans la direction de sa maison.

Communications. M. Guieysse fait une communication sur un certain nombre de mots présentant en pâli un *ph* initial en regard d'un simple *p* du sanscrit; ainsi *pharuso*,

scr. *paruṣa* « noueux, grossier, rude »; — *pharasu*, scr. *paraṣu* « hache ». Régulièrement ce *ph* ne peut s'expliquer que par un *sp* primitif inconnu au sanscrit. Ce serait une nouvelle preuve de la valeur indépendante à reconnaître aux langues prâcrites comme documents sur l'idiome le plus ancien de l'Inde. Des observations sont faites par MM. Möhl et de Saussure.

M. Möhl traite des formes françaises où *l* est devenu *r* sans que la présence d'un second *l* dans le même mot vienne justifier ce changement : *orme* de *ulmus*, *arme* « âme », de **alma* = *anima*, etc. La forme par *l* subsiste souvent en concurrence de l'autre : on a *alme* et *olme*, *oume*. En parcourant un manuscrit d'une époque à la vérité assez récente, le ms. français 1288 de la Bibliothèque Nationale (xiv^e siècle), M. Möhl a remarqué que le mot *ulcere* y possédait un doublet *urcere*, et que cette dernière forme n'était jamais employée qu'après l'article élide : *l'urcere*, mais *les ulcers*. La raison phonétique du changement en *r* apparaît ici avec évidence. Il n'est peut-être pas téméraire de supposer qu'elle a été la même, à une date plus ancienne, pour *l'orme* alternant avec *les olmes*. Des observations diverses sont faites par tous les membres présents.

M. Ploix lit un travail sur les verbes latins en *-sco*, et montre qu'ils servent toujours à marquer la marche lente et progressive d'un phénomène (phénomène physique, chimique, biologique, moral, intellectuel). Le nom d'*inchoatifs* qu'ils ont reçu est impropre. M. Ploix cherche à écarter les exceptions : par exemple *nascor* se rapporterait plutôt à la période tout entière de la gestation qu'à l'instant précis de la venue au monde. C'est à la nature de l'idée contenue dans *-sco* que M. Ploix attribue le fait de son absence au parfait.

Sans vouloir émettre d'opinion sur le sens à attacher à *-sco*, M. de Saussure fait remarquer que ce suffixe avait aussi peu de droit que tout autre suffixe du présent à figurer au parfait.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

11 Février 1888.

H. de Charencey, *Etymologies françaises ; Etymologies basses-navarraises* (extrait du *Bulletin de la Société de Linguistique*). De la part de l'auteur.

25 Février.

H. de Charencey, *Confessionnaire en langue chañabal*, in-8, 8 p. De la part de l'auteur.

Actes de la Société philologique, t. XV, année 1885. Alençon, 1887. De la part de M. de Charencey.

Dr. O. Donner, *Vergleichendes Wörterbuch der Finnisch-Ugrischen Sprachen*, t. III. Helsingfors, 1888. Déposé par M. Bréal.

10 Mars.

Bulletin des séances de la Société philologique, 1880-82. De la part de M. de Charencey.

21 Avril.

L. F. Wimmer, *Döbefonten i Aakirkeby Kirke*. Kjöbenhavn, 1887.

L. F. Wimmer, *Die Runenschrift* (traduction allemande de F. Holthausen, revue par l'auteur). Berlin, 1887.

L. F. Wimmer, *Rasmus Kristian Rask*. Kjöbenhavn, 1887.

Ces trois ouvrages sont déposés de la part de l'auteur par M. Bréal.

Dr. K. Wotke, *Glossæ spiritalis secundum Eucherium episcopum*. Vienne, 1888. Déposé de la part de l'auteur par M. Dottin.

I. M. Rabinowicz, *Vergleichende Grammatik der polnischen Sprache, verglichen mit der deutschen und hebräischen*. Paris, 1877. De la part de M. de Charencey.

5 Mai.

G. A. Piètrement, *Le patois briard du canton d'Esternay*. Paris, 1888. Déposé de la part de l'auteur par M. Ploix.

2 Juin.

Annales du Musée Guimet, tome XIV : M. E. Amélineau, *Essai sur le Gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne*. Paris, 1887, 328 p. Déposé par M. Bréal, de la part du Ministère de l'Instruction publique.

16 juin.

M. Mahn, *Ueber die Entstehung, Bedeutung, Zwecke und Ziele der romanischen Philologie*. Berlin, 1863, 24 pages. Déposé par M. Berger, de la part de M. Jackson.

VARIÉTÉS

UNE INSCRIPTION LATINE DE MÉSIE¹

La ville de Nisch, que le traité de Berlin a rendue à la Serbie en 1878, était au pouvoir des Turcs depuis 1385. Ces cinq siècles d'abandon et de troubles, après les invasions des Huns et des Goths, n'ont pas suffi à effacer complètement les souvenirs que les Romains y ont laissés de leur domination ; beaucoup d'endroits, digues le long des rivières, passages dans les montagnes, vestiges de travaux militaires, témoignent de leur industrie et gardent même des appellations anciennes. Une voie romaine conduisant de Nisch à Bela Palanka subsiste en partie, et sur une colline qui la surplombe, près du village de Donja Studena, se dressent quelques pans de murs noircis, ruines d'une forteresse qui porte encore dans le pays le nom de *Latinski grad*. Ailleurs, c'est le diminutif *Latinski gradić* qui désigne parmi les paysans un autre *castellum* dont les restes dominant le village de Knez-Selo.

Ces exemples montrent que les Romains, pendant le court séjour qu'ils ont fait dans cette partie reculée de la Mésie, avaient su reconnaître toute l'importance stratégique de *Naissus* et qu'ils en avaient fait un centre militaire de premier ordre. Il est d'ailleurs probable, il est même certain que Constance Chlore et Constantin le Grand ont dû favoriser l'introduction des mœurs et de la culture romaines, l'un dans sa résidence de prédilection, l'autre dans sa ville natale. Il serait à désirer que l'on allât étudier plus à fond les traces de l'occupation romaine dans cette ville antique qui vient d'être rouverte à l'Europe ; il y aurait à recueillir là-bas une riche et intéressante moisson de faits où certainement

1. Cette note a été communiquée à la Société de Linguistique dans la séance du 21 avril 1888.

la philologie trouverait son compte. Les monastères anciens par exemple, si nombreux dans cette région, notamment celui de Gabrovac, à une lieue de Nisch, doivent renfermer, à défaut de manuscrits latins, du moins des médailles, des armes antiques, des poteries, des œuvres d'art peut-être, des inscriptions murales comme à Pompei, des tombeaux enfouis, tout ce qui reste d'une cité brusquement abandonnée dans un désastre.


La ville elle-même a fourni déjà, d'après le hasard des découvertes, quelques documents épigraphiques qui ont été déposés pour la plupart dans les bâtiments de la Chancellerie de l'Etat-Major. Quelques particuliers conservent également, dans leurs propriétés, des fragments antiques plus ou moins considérables ; l'un d'eux, M. Alexis Cvetković, a découvert, dans une métairie qu'il possède rue de Leskovac, une pierre tombale qui doit se trouver aujourd'hui au Musée national, à Belgrade ; du moins, il y a quelques années, M. Cvetković annonçait l'intention d'en faire don à la nation.

M. M. Dj. Milićević a inséré une reproduction de cette épitaphe dans sa *Description du Royaume de Serbie*¹, mais en se bornant à publier le texte (p. 30), sans l'accompagner d'un commentaire qui eût été déplacé dans son ouvrage ; l'auteur n'a même pas cru devoir fixer la date du monument. Je dois avertir tout de suite que ce texte, d'ailleurs très court, n'offre pas par lui-même un bien grand intérêt au point de vue archéologique ; il nous apprend seulement que, sous l'administration impériale, la ville de Naissus jouissait des franchises municipales, ce qui était à supposer, mais ce qui, si je ne me trompe, n'avait pas encore été formellement établi ; le style d'ailleurs est tout ce qu'il y a de plus banal. Néanmoins, il m'a paru que la rédaction différait en quelques endroits des formules que nous sommes habitués à rencontrer sur ce genre d'inscriptions ; en outre, il y a là deux ou trois formes qui peuvent intéresser la philologie latine, particulièrement comme documents du latin en usage dans

1. *Kraljevina Srbija dj novi krajevi*, Belgrade, imprimerie royale, 1884.

cette partie de l'empire. C'est ce qui m'a engagé à présenter cette inscription à la Société de Linguistique, espérant qu'elle voudra bien m'éclairer sur la valeur de certains termes dont le sens m'échappe, mais que sans doute les latinistes déchiffreront aisément.

Après ce préambule, trop long assurément pour un texte aussi court, essayons tout d'abord de reproduire l'aspect de l'építaphe :

· D  M ·
M · C O C C E Í V S ·
S E X T Í L L Í A N V S ·
D E C · M V N Í C Í P Í ·
5 M A R C Í · V Í X · A N N ·
X X V I · M E S · V ·
V A L E R Í A · L Í C Í N Í A ·
C O Í V X · M A R Í T O ·
D E S E T · C O C C E Í E ·
10 C O L E N D Æ F Í L · D V C ·
E T · S Í B Í · S E Q V Í T V ·
R E · V Í A · F A C Í · C V ·
R A V Í T · M ·

Le frontispice dénote suffisamment, je pense, une origine chrétienne: ce qui peut nous aider à déterminer la date approximative du monument. En effet, la religion chrétienne n'a été reconnue dans l'Empire Romain qu'en l'année 313; d'autre part, la ville de Naissus doit avoir été évacuée par les Romains déjà dans la seconde moitié du iv^e siècle. On ne se trompera donc pas de beaucoup en faisant remonter l'inscription aux environs de l'année 350¹.

1. Des inscriptions païennes ont également été recueillies à Nisch, témoin la pierre votive publiée à titre de spécimen par M. M. Dj. Milićević (p. 29) en même temps que l'építaphe qui nous occupe :

D E A E I V N O N
A T I L · F E L I C I A
N V S · V P

Ce fragment offre du moins un intérêt : il nous autorise à compter sur des découvertes plus considérables.

Au point de vue paléographique, nous pouvons remarquer le soin qu'a pris le graveur de ponctuer scrupuleusement tous les *i* du texte; il n'y a manqué qu'une fois, dans le nom de nombre XXVI, ce qui semble prouver que dès cette époque l'origine littérale des chiffres romains n'était plus sentie; l'habitude de les considérer dans leurs groupements numériques les faisait regarder inconsciemment comme des signes *sui generis* dont la valeur alphabétique n'attirait plus l'attention.

Quant à l'interprétation, le sens général est clair:

« M. Cocceius Sextilianus, décurion du municipes de
« Naissus, fils de Marcus, vécut vingt-six ans et cinq mois.
« Valéria Licinia, sa femme, a fait construire ce tombeau
« de son vivant pour son mari...., pour Cocceia, sa fille
« tendrement aimée, et pour elle-même quand elle les
« suivra. »

Passons aux détails et, pour commencer ὅστερον πρότερον, signalons d'abord, à la ligne 12, la forme FACI. On peut naturellement y voir une abréviation pour *faciendum*; tout alors est pour le mieux, et dans le plus pur latin. Il est permis néanmoins de se demander si l'expression *faciendum curavit*, bien que formule consacrée, n'est pas précisément un peu trop cicéronienne, étant donnés le lieu, l'époque et le caractère général du monument; pour ma part, j'aimerais mieux chercher ici une tournure déjà plus conforme à la syntaxe romane et, en lisant purement et simplement *faci curavit*, attribuer au graveur un barbarisme fort intéressant pour nous et qui d'ailleurs ferait le plus grand honneur à son sentiment de l'analogie verbale. Nonius Marcellus prête à l'historien Nigidius Figulus (edit. Merceri, p. 507) la forme *facitur*; Vitruve (V, 10) écrit *cale faciuntur*: au IV^e siècle, parmi les colons italiens de la Mésie, il ne devait y avoir aucun déshonneur à dire *faci* au lieu de *fieri* ou de *faciendum*. — Du reste, le défaut de place ne justifierait toujours pas l'abréviation, puisque la ligne suivante est à peine à moitié remplie. En outre, à la ligne 10, le graveur ne se contente pas d'écrire COLEND; il se ravise et rajoute, en caractères plus petits, la désinence *x*, qui n'importait

guère cependant à la clarté. C'est une preuve, ce me semble, qu'il répugnait aux abréviations même innocentes.

Un mot d'une lecture plus sûre, ligne 11, est SEQVITVRE au lieu de *secuturæ*. Il est d'autant plus étonnant de rencontrer une formation de ce genre que ce sont précisément les participes en-*utus* qui ont reçu dans le latin populaire, et dans celui de la Dacie plus qu'ailleurs, la plus grande extension. Rappelons seulement en roumain *facut, vedut, cădut, vrut* (= **volutū*) etc. — La forme *sequitus, secuitus* s'explique néanmoins. Déjà dans Salluste on trouve *argūtus* pour *argūtus*; dans le Nouveau Testament (Codex Fuldensis) on lit: *Induiti luricam justitiæ*, Ephes. VI, 14. *Secuitus* pour *secūtus* n'est qu'un exemple de plus à ajouter aux précédents.

Il faut conclure de là qu'une double tendance s'est exercée sur le latin populaire: la première qui transforme en -*ūtus* le suffixe -*ūtus* partout où il est ancien; la seconde, par un renversement assez bizarre, qui cherche au contraire à l'introduire dans les formes nouvelles.

A la ligne 3, je me demande comment il faut expliquer le double *l* dans SEXTILLIANVS. Nous savons que le premier *i* est bref; la gémiation de la consonne ne peut donc servir à indiquer une quantité longue. Peut-être est-ce déjà une notation pour *l* mouillée qui, comme on sait, était arrivée à son complet développement dès le latin populaire. Les graphies connues FIIVS = *filius*, MVIER = *mulier*, expriment un autre développement du même groupe.

M. Rönisch (*Itala und Vulg.*, p. 460) constate d'ailleurs dans les textes bas-latins une tendance à redoubler *l*, mais seulement après voyelle longue: *camellus, loqvella, qverella, svadella*. Citons aussi *bellua*, à côté de *bēlua*, et l'étymologie donnée par M. Louis Havet (*Mémoires*, t. VI, p. 33). — Une inscription (Corpus de Gruter, 672, i) porte *vellit*, probablement par analogie de *vellet*. Dans notre texte, le premier *i* de *Sextillianus* avait probablement été omis tout d'abord: c'est pourquoi il est écrit plus petit et presque sous le T.

J'ai réservé pour la fin la forme qui m'a paru la plus

curieuse et la plus difficile. Que représentent, à la ligne 9, les syllabes DESET? Le sens exigerait un mot tel que *dilecto*, *dilectissimo* ou quelque autre semblable. On pourrait supposer que le texte est ici mal ponctué et lire : MARITO.DES. ET.COCCEIE..... ET.SIBI.SEQVITVRE. Cette ponctuation aurait l'avantage de nous mettre en présence d'une abréviation DES devant laquelle les interprétations seraient à l'aise; on lirait *marito desiderato* ou toute autre chose, et il n'y aurait pas à insister. Par malheur, ce point, le graveur ne l'a pas mis; et il ne l'a même pas ajouté quand il s'est relu, comme il a ajouté un *i* à SEXTⁱLLIANVS et un *x* à COLEND^x. C'eût été pourtant le cas ou jamais d'être précis : car on conviendra que par elle-même l'abréviation DES est déjà suffisamment ambiguë et peu conforme, ce me semble, aux habitudes de notre texte.

D'autre part, que faire de DESET(o)? Serait-il légitime d'interpréter *deseto* comme une forme populaire pour *desito*, du verbe *desino* « finir, s'éteindre »? La phonétique serait satisfaite, puisque *z* devient *e* dans les langues romanes, en particulier dans le roumain; quant au sens, *marito desito* correspondrait à peu de chose près au grec ἀνδρὶ τετελευτηκότι, et mot pour mot à l'expression slave *sapragou okoničenououmou*, que les colons romains de Nisch entendaient peut-être prononcer autour d'eux. Dans le latin lui-même, le verbe *desino* s'emploie quelquefois pour *finire vitam*, comme dans cette phrase de Pline (*Ep.* II, 10, 4) : « Cetera, fragilia et caduca, non minus quam ipsi homines occidunt *desinuntque* ».

M. de Saussure me signale également le mot *situs*, dont lui-même a entretenu récemment la Société¹, et qui est glosé par « mortuus » dans un passage d'Aulu-Gelle (XX, 2) expliquant l'expression *siticines*, de Caton. De quelque façon que l'on interprète cette forme *situs*, elle mérite tout au moins d'être citée à côté de notre DESET.

Il est inutile de faire remarquer combien en revanche l'épithète *desito* = defuncto serait faible et insuffisante.

1. Voir plus haut, p. ccxij.

Aussi, je suis loin d'être satisfait de mon explication et je serais désolé qu'on ne m'en donnât une meilleure : à moins qu'il ne faille admettre que Valéria Licinia avait plus de tendresse pour sa fille, à qui elle accorde *colenda* et *dulcis*, que pour son mari dont elle se borne à constater le décès¹.

F. Geo. MÖHL.

1. M. Bréal (voir plus haut, p. ccx) supposait que peut-être la forme DESET résultait d'une faute de lecture et que l'inscription pouvait fort bien porter en réalité quelque chose comme DELET, DILET ou DILECT, *dilecto*, *dilectissimo*, avec ou sans la réduction du groupe *ct* à *t* signalée par exemple dans les *Mémoires*, t. VI, p. 261. — Un de mes amis, qui a eu connaissance de l'inscription, m'écrit : *Znak S se čita na kamenu kao što štamparovan*, « le caractère S se lit sur la pierre avec la netteté de l'impression. » Il ne nous reste donc que l'éternelle ressource des épigraphistes dans l'embarras, l'ignorance ou la bévue du graveur.

Je ne veux pas terminer sans prévenir une objection. On peut se demander en effet si, à la ligne 5, les syllabes MARCI désignent bien réellement le père de M. Cocceius, ainsi que nous l'avons admis; l'absence du signe *F(i)lius*), et surtout la place que le mot occupe après la mention de la fonction, doivent nous inspirer quelque doute à cet égard. Il serait assez tentant, et en tout cas intéressant au point de vue historique, de reconnaître ici une désignation de la ville romaine de *Marcianopolis*, mentionnée sur la Table de Peutinger et qui fut fondée sous Trajan. Il s'agirait dès lors d'un décurion du municipe de Marcianopolis. Cependant, soit que l'on identifie Marcianopolis avec *Prejaslavi* ou *Trinova*, soit que l'on préfère y reconnaître la ville actuelle de *Šumla* (signalons aux environs de cette dernière le village de *Markovca*), la colonie de Naïsse en était suffisamment éloignée pour rendre cette interprétation problématique. — D'autre part, la tournure MARCVS · MARCI, sans *Filius*, comme en grec *Δημοσθένης Δημοσθένους*, sans être fréquente, n'est pas du moins inconnue à l'épigraphie latine. Quelques inscriptions même désignent, comme dans notre texte, la qualité du personnage avant de donner le nom du père; on trouvera notamment un exemple de cette rédaction au Corpus de Gruter, 431, 5.

NÉCROLOGIE

MARCEL DEVIC

La Société de Linguistique a perdu en M. Marcel Devic un de ses membres les plus estimés et les plus aimés. Éloigné depuis dix ans, il n'a pas cessé de rester en rapport avec nous par ses communications écrites, et toutes les fois qu'il revenait à Paris il ne manquait pas de reprendre sa place à nos séances. Il était sur le point d'être nommé président de la Société, quand une nomination ministérielle, en 1878, l'appela aux fonctions qu'il a occupées jusqu'à sa mort.

Marcel Devic est né à Peyrusse, dans l'Aveyron, en 1832. Après avoir achevé ses études au collège de Cahors, il semble avoir hésité quelque temps sur sa vocation. Comme l'a dit sur sa tombe un de ses collègues¹, il aimait la science sous toutes ses formes, mais bien plus pour le plaisir d'apprendre que pour la satisfaction de savoir et d'enseigner. Il s'adonna d'abord à l'étude des sciences physiques et naturelles : il publia dans le *Manuel général de l'Instruction primaire* une série de leçons familières sur les principales questions de la physique, qu'il a plus tard réunies en un volume. Il fut, à cette époque, nommé professeur de physique à l'École normale d'Auteuil.

Mais déjà un autre genre de curiosité s'était éveillé en lui. Les langues de l'Orient l'attiraient par une sorte de charme irrésistible. Il eut pour maître Caussin de Perceval, au souvenir duquel il est toujours resté fidèlement attaché.

1. M. Maurice Croiset, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Grâce à une aptitude remarquable, il apprit tour à tour l'arabe, l'hébreu, le persan, le turc, le malais. Il publia alors sa traduction des *Aventures d'Antar*, ses *Légendes et traditions historiques de l'Archipel indien*, ses *Merveilles de l'Inde*. Cette dernière interprétation fut si appréciée des hommes compétents, que le sixième congrès des Orientalistes, tenu à Leyde en 1878, décida de la rééditer à ses frais en face du texte publié par M. van der Lith.

Pendant la dernière période de sa vie, son esprit souple et actif se tourna surtout vers les études de philologie comparée. Nommé maître de conférences pour l'arabe à la Faculté des Lettres de Montpellier, il joignit à son cours des leçons de grammaire comparée des langues indo-européennes. Déjà en 1876, il avait publié, à la suite du grand Dictionnaire de Littré, un *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale*. En même temps, il donnait des étymologies françaises dans nos Mémoires et dans notre Bulletin; il devenait collaborateur de la *Revue des langues romanes*. Cependant ses recherches sur l'Orient n'étaient pas abandonnées: il publia en 1885 un volume de géographie orientale sur le *Pays des Zendjs*, auquel l'Académie des Inscriptions accorda un de ses prix. Venu tard dans l'enseignement officiel, Marcel Devic s'y était fait sa place, et avait conquis à Montpellier, où il apportait un enseignement nouveau, l'amitié de ses collègues. Il y formait, avec nos deux confrères Boucherie et Chabaneau, un trio philologique non moins touchant par son union que respectable pour son savoir et son indépendance.

Je n'aurais pas tout dit sur notre confrère si je n'ajoutais un mot sur l'élévation de son caractère et l'ardeur de ses convictions. Compatriote et ami d'enfance de Gambetta, il partageait ses opinions et ses sentiments: en 1870, à l'heure du danger, il se mit à la disposition du gouvernement de la Défense nationale et fut envoyé, avec des pouvoirs presque illimités, dans le département du Lot. Devic fit ce qui dépendait de lui pour organiser la résistance et prolonger la lutte: mais aussitôt que la paix fut signée, il se dépouilla volontairement de ses fonctions et retourna prendre sa vie libre d'étudiant et de savant. Telle était cette nature mo-

deste et généreuse, qui ne demandait à la vie que ses jouissances les plus hautes et qui a trouvé sa principale récompense dans le sentiment du devoir accompli.

Michel BRÉAL.

ABEL BERGAIGNE

Sur la demande de plusieurs de nos confrères, nous reproduisons le discours prononcé aux obsèques de M. Bergaigne, par M. Michel Bréal. Nous y ajoutons seulement quelques courtes indications.

Abel-Henri-Joseph Bergaigne était né le 31 août 1838, à Vimy (Pas-de-Calais). Son père, attaché au service de l'enregistrement, voulut lui faire suivre la même carrière. Mais bientôt le goût pour des occupations plus littéraires l'emporta. Bergaigne vint à Paris, se fit recevoir d'abord au baccalauréat, puis à la licence. Par une heureuse chance, il eut pour préparateur notre confrère, M. Louis Leger, qui n'était pas encore professeur au Collège de France, mais donnait tout simplement des leçons de latin et de grec. Ce fut M. Léger aussi qui le présenta à la Société de Linguistique, récemment fondée.

A partir du second volume de nos Mémoires, nous trouvons la preuve de sa collaboration. Il a publié au tome III son importante étude sur la construction grammaticale dans les langues indo-européennes, qui est un des premiers essais de syntaxe comparée. Au tome IV, il a donné son travail sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda, où l'on trouve des vues toutes nouvelles sur la langue et le style des compositions védiques.

M. Bergaigne a été président de la Société de Linguistique en 1879. Tous nos confrères se rappellent le charme des relations avec ce savant, qui était en même temps un homme de cœur.

M. Bergaigne est mort par accident dans une excursion à La Grave (Hautes-Alpes), le 6 août 1888.

Voici le discours de M. Bréal :

MESSIEURS,

Après l'Institut et la Sorbonne, l'Ecole des hautes études adresse un dernier adieu au noble esprit que la mort la plus imprévue vient d'enlever à notre amitié. Celui que nous pleurons aimait à dire que nulle part il ne se sentait chez lui comme à l'Ecole des hautes études : c'est là en effet qu'il s'est vu naître à la vie scientifique, c'est là qu'il a enseigné pendant dix-huit ans dans toute la plénitude de la force et avec toute l'ardeur de sa généreuse nature, c'est là qu'il a formé des élèves qu'il nourrissait de sa science, qu'il remplissait de son feu et qu'il entourait de sa paternelle affection. Dans nos réunions, où il ne manquait jamais, il était l'un des membres les plus aimés et les plus écoutés. Aussi l'Ecole, en apprenant la disparition d'Abel Bergaigne, s'est-elle sentie frappée dans ce qu'elle avait de plus élevé et de plus précieux ; en l'absence de son président, elle a été chercher un de ses plus anciens membres, uni avec Bergaigne par de vieux et chers souvenirs, et elle l'a chargé d'exprimer publiquement tout ce que nous perdions en lui.

Est-il nécessaire de dire le sentiment que j'éprouve en prenant la parole ? Depuis plus de vingt ans, je voyais Abel Bergaigne à mes côtés, je prenais plaisir à voir s'étendre sa réputation, les honneurs et les distinctions venir à lui. Je me sentais vivre et grandir en sa personne. L'idée qu'il pouvait nous manquer ne s'était jamais présentée à mon esprit. Il y a quinze jours, il prenait congé de moi, plein d'entrain et de gaieté, heureux de retrouver ces Alpes dont il ne pouvait plus se passer, et qui l'attiraient d'un charme irrésistible ; car l'ascension des hauts sommets, qui satisfaisait chez lui un goût physique, répondait en même temps à ses instincts poétiques. Cette fois c'était un plaisir de plus : il allait dans les Alpes françaises. « Vive la France ! » écrivait-il après quelques jours. « J'entends parler français sur la montagne. Je vois passer des régiments français. Nous avons tout en France, même la Suisse ! » Au moment où cette lettre arrivait à destination, notre ami n'existait

déjà plus. Il avait été la victime de cette audace qui l'entraînait sur les hauteurs et qui était une des formes de son enthousiasme.

Bergaigne était encore un étudiant incertain de la voie qu'il suivrait, candidat fraîchement reçu à la licence, auditeur au Collège de France, quand un ensemble de circonstances favorables, en 1868, mit fin à ses hésitations et décida de son avenir. L'Ecole des hautes études venait d'être fondée et n'avait pas encore fini d'organiser ses premiers cadres : Bergaigne reçut le titre de répétiteur adjoint. Dans le même temps, la Société de Linguistique, dont il fut l'un des premiers membres, commençait à tenir des séances régulières. Bergaigne profita de ces créations récentes. Il eut à ce moment le bonheur de rencontrer un maître qui devina ses aptitudes et qui mit au service de cet élève si bien doué un zèle et un dévouement extraordinaires. Si Abel Bergaigne pouvait m'entendre, il m'approuverait assurément de rappeler ici ce qu'il dut aux leçons de M. Hauvette-Besnault, dont la mort, survenue il y a peu de mois, a été pour lui comme un deuil de famille. Ce ne sont pas des heures, mais des journées qu'ils passaient ensemble, lisant sans interruption des livres sanscrits, collationnant des manuscrits, préparant des textes pour l'impression. Quand Bergaigne eut des élèves à son tour, ce qui ne tarda pas longtemps, il usa envers eux de la même méthode, donnant sans compter son temps et sa peine. En une matière aussi ardue, il ne faut pas moins qu'un dévouement de ce genre : il le faut surtout pour communiquer, en même temps que le savoir, l'amour de la science. Les élèves de Bergaigne sont répandus aujourd'hui un peu partout : on en a fait le dénombrement, qui ne va pas à moins de 80 ; plusieurs enseignent dans nos Facultés de province ou dans des Universités étrangères ; quelques-uns, qui sont aujourd'hui inconsolables de sa perte, avaient mérité d'être associés par lui à ses travaux. Grâce à Bergaigne, Paris est redevenu ce qu'il avait été par excellence autrefois : un centre pour les études sanscrites.

L'apprentissage du jeune maître marchait d'un pas rapide, quand la guerre vint y apporter une subite interruption. Bergaigne fit son devoir avec cette résolution tranquille qui

s'alliait chez lui à la flamme intérieure. Il fit partie des bataillons de marche, bivouaqua aux avant-postes, et quand la garde nationale fut appelée à nommer ses chefs, il reçut du libre choix de ses compagnons d'armes, lesquels avaient subi l'ascendant qui était en lui, le grade de lieutenant. Je l'ai vu alors sous l'uniforme, encore tout plein des sentiments qui grondaient dans tous les cœurs. Cependant, plus tard, il parlait à peine de cet épisode de sa vie, que la plupart de ses collègues ont toujours ignoré.

Aussitôt après la paix, il reprit ses travaux avec un redoublement d'ardeur. En 1872, comme coup d'essai, il publia un texte sanscrit : c'était un de ces traités moraux, à la fois élégiaques, philosophiques et mystiques, où la sagesse indienne est condensée en stances singulièrement compliquées et subtiles. Cette publication attira sur lui l'attention d'un juge des plus compétents, qui, par une curieuse coïncidence, se révélait alors lui-même pour la première fois. M. Auguste Barth envoya de Genève, où il s'était retiré après la guerre, un article à la *Revue critique* sur le *Bhāmini-vilāsa* : « publication, disait-il, qui fait le plus grand honneur à son auteur, ainsi qu'à l'Ecole des hautes études dont elle est sortie ». Elle ne peut qu'encourager, ajoutait-il, ceux qui n'ont jamais désespéré des études sanscrites en France. La prédiction s'est vérifiée au delà même de la pensée de l'auteur. Cet article fut le commencement d'une amitié qui s'est constamment resserrée avec les années. Bergaigne devait, un jour, se trouver uni, ainsi que M. Senart, à M. Barth pour une grande publication entreprise de concert, l'édition des inscriptions sanscrites du Cambodge.

Dès lors les travaux se succèdent chez Bergaigne, de plus en plus importants et originaux. Ce n'est pas ici, vous le comprenez, le lieu ni le moment de les apprécier ; mais je ne puis me dispenser de dire un mot pour en montrer au moins l'esprit général. Ces travaux se rapportent presque tous, d'une façon plus ou moins étroite, aux Védas.

Les recherches védiques, dont Eugène Burnouf avait pressenti et proclamé l'importance, mais dont il avait seulement pu entrevoir les premiers commencements, s'étaient,

durant les vingt dernières années, développées avec un rare éclat en Allemagne et en Angleterre. Des indianistes de premier ordre y avaient appliqué leurs facultés. Mais ces recherches, qui rendirent célèbres les noms de Roth, de Benfey, de Weber, de Max Müller, s'engageaient peu à peu dans une voie où l'imagination avait autant de part que la vérité. Soit par un tour spécial de leur esprit, soit par un désir inconscient d'ajouter à l'intérêt du sujet, ces savants s'étaient attachés à un seul côté des hymnes védiques, qui leur permettait d'y voir comme les premières effusions de la poésie lyrique et les premiers essais de la réflexion humaine. De belles pages ont été écrites en Angleterre et en Allemagne sur cette donnée. Mais en se laissant aller à ce système on avait fini par perdre de vue la réalité. Dès ses premiers essais, Bergaigne réagit contre cette sorte de parti pris : avec autant de modération que de sagacité, il montre que les Védas contiennent, non pas les premiers tâtonnements de la raison humaine, mais les idées souvent bizarres et paradoxales d'une cosmogonie déjà fort raffinée et mise au service du rituel. Il développa cette vue dans son ouvrage sur la religion védique. Au premier moment, une conception si différente du thème généralement admis fut accueillie avec surprise et presque avec scandale. Mais les preuves se succédèrent, de plus en plus nombreuses et convaincantes. Aujourd'hui il n'y a plus que les indianistes dont les yeux ont été prévenus d'ancienne date, qui se refusent à la lumière de l'évidence. Un changement de direction s'est fait dans les études védiques. La révolution ainsi opérée peut être citée comme une des plus belles applications de la *Critique* au sens que, depuis Frédéric-Auguste Wolf et David Strauss, le mot a pris en histoire et en philologie.

Je m'arrête sur cette brève indication. Mais tous les travaux qu'entreprenait Bergaigne n'étaient qu'une préparation et un préambule au livre qu'il considérait comme devant être l'œuvre capitale de sa vie : une traduction du Rig-Véda. Il en avait longuement préparé les matériaux, ayant dépouillé à plusieurs reprises, et d'un bout à l'autre, tout le vocabulaire védique. Nul doute que cette traduction n'eût été un

monument dont la science française se fût enorgueillie à juste titre. Ce devait être l'occupation des dix prochaines années. Bergaigne était arrivé à la pleine maturité de son esprit : il était parvenu à ces frontières de la science où chaque pas en avant représente une découverte. L'ardeur au travail, loin de se ralentir, avait augmenté : il s'était retiré à l'une des extrémités de Paris, pour échapper aux distractions, ne donnant pas moins de quatorze heures par jour à l'étude. Un tour d'esprit vraiment original lui faisait apercevoir ce qui restait caché à d'autres. Que ne pouvait-on attendre de lui ? L'accident où il a trouvé la mort nous a privés d'une œuvre dont il parlait déjà comme arrêtée en ses contours généraux dans sa tête.

Mais ce n'est pas seulement la science qui est atteinte. Bergaigne était un cœur d'élite. Rien de mesquin ni de bas n'avait accès dans son âme ! Il voyait, au contraire, les hommes et les choses à travers un idéalisme qui transfigurait pour lui le monde, dont il se cachait d'habitude, mais que révélait parfois l'éclat singulier de son regard. La douleur qui l'avait frappé dans sa plus vive affection, et qui, avec le temps, s'était changée en un doux souvenir, l'avait enlevé au-dessus de toutes les préoccupations vulgaires. Même alors qu'il traitait, avec la conscience la plus scrupuleuse, les questions qui lui étaient soumises, on sentait qu'une partie de son être restait au-dessus des préoccupations ordinaires. A travers ses doutes philosophiques, la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme n'avait jamais été ébranlée : de lui on peut bien dire que *l'amour a été plus fort que la mort*. Il vient d'achever pour la dernière fois ce pèlerinage au cimetière Montparnasse qu'il était habitué à faire toutes les semaines. D'autres que lui cultiveront les fleurs dont cette tombe a toujours été couverte. Mais la piété dont son âme était pleine s'est étendue à ses proches, à ses élèves, et il sera lui-même honoré comme il honorait ses morts.

TABLE DU TOME VI DU BULLETIN

	Pages
LISTE DES MEMBRES : Années 1885 à 1888.	xxxv, xcvi, clxxxvij
COMPOSITION DU BUREAU : Année 1886	lx
— — Année 1887	xcij
— — Année 1888	clxxxj
PROCÈS-VERBAUX : Séances du 10 janvier au 2 mai 1885.	j
— Séances du 16 mai au 19 décembre 1885.	xlx
— Séances du 9 janvier au 18 décembre 1886.	lxxij
— Séances du 8 janvier au 25 juin 1887.	cxxvij
— Séances du 5 novembre 1887 au 28 janvier 1888	clxxv
— Séances du 11 février au 30 juin 1888	ccij
ADMINISTRATION : Rapports annuels (1885-1887).	lvij, xcj, clxxix
— Donation.	ccij, cciv
— Subvention ministérielle	ix
— Transformation des titres de rente de la Société.	cxxij
— Création d'un emploi auprès de la Société.	clxxxj
— Cotisations des membres élus dans les dernières séances de l'année	liv
— Admission des Bibliothèques à titre de membres.	ix
— État des publications de la Société au 18 avril 1885.	ix
BIBLIOTHÈQUE : Ouvrages offerts à la Société (1885-1888)	xij, lxj, xciv, xxxvij, cxxx, cxxxij, cxxxiv, cxxxvij, cxxxix, cxl, cxlij, clxxxiv, ccxvij
— Sommaire des Périodiques reçus par la Société	clxxxvj
— Échange de publications	v, ccv

	Pages
Institut linguistique fondé à Madrid sur la proposition de M. A. Sanchez Moguel.	cxxxv, cxlv
Comptes rendus du <i>Bulletin</i> parus dans les revues étrangères.	cxlvj, ccxj
Proposition tendant à établir une transcription méthodique des noms géographiques.	v

NÉCROLOGIE

M. Jean PAPLONSKI, par L. L.	lxx
M. Marcel DEVIC, par Michel Bréal.	ccxxvj
Discours prononcé par M. Michel Bréal aux obsèques de M. Abel BERGAIGNE	ccxxviiij

ARTICLES

CHARENCEY (H. de). Étymologies euskariennes.	xvji
— A quelle source se rattachent les langues du Caucase?	lxij
— Xibalba	cxj
— Étymologies françaises (galimathias; galimafrée; galvauder; galvardine; calembredaine; calebotin; calembourg; faribole; faridondaine; harle; arlequin).	cxlvij
— Étymologies basses-navarraises	cliij
DOTTIN (G.). Débris de la conjugaison dans quelques noms gaulois	xiiij
FLEURY (Jean). A tire-larigot	xxix
GUSTAFSSON (F.). De carmine Arvalium	xxxiiij
MÖHL (F. George). Une inscription latine de Mésie	ccxix
NOEL (C.). Le mot <i>dame</i>	lxix

COMMUNICATIONS *

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). Vieil irlandais <i>triath</i> , grec Τρίτων	lv
— Âge des noms de lieux de la France	lxxxv

* Ne figurent pas dans cette table : 1° les communications sur lesquelles le procès-verbal ne donne aucun détail; 2° celles qui ont paru en original dans les *Mémoires* ou le *Bulletin*, à moins que les auteurs ne les aient complétées verbalement ou que leur lecture en séance n'ait donné lieu à des observations détaillées au procès-verbal. Dans ce cas, les communications sont précédées ici d'un astérisque placé entre parenthèses.

	Pages
— (*) L'accent gaulois	lxxxvij, xc
— Graphie de F sur des inscriptions gauloises	ccxix
— <i>Chamavi, Amavi</i>	ccxxj
BERGER (Philippe). Noms propres babyloniens.	vij
— <i>Amphitrite, Aphrodite et Astoret</i>	liv
— (*) <i>Jaqōbēl, Jōsephēl</i>	lxxxvij
— Transcription du <i>vav</i> sémitique en grec et en latin	ccxxvj, cccxix
— Phénicien <i>hets</i>	ccxxvj
— L'araméen comme langue administrative de la Perse	cxliv
— Hébreu <i>dōr</i>	clxxiiij
— Une erreur épigraphique de Gesenius.	ccx
— <i>Phenēba^cal</i>	ccx
BRÉAL (M.) Latin <i>opiter</i>	ij
— Comparatifs grecs en -ώτερος.	iiij
— <i>Moles Martis</i>	lxxvj
— (*) Graphie de E sur quelques inscriptions latines.	ccxix
— Allemand <i>Krieg</i>	cxlij
— (*) Grec φόνος, θνήσκω.	clxxvj
— Grec σφῆξ	ccv
— Latin <i>dominus, Julia Domna</i>	ccviiij
— Grec ἐόδον, ἐρυσφός.	ccviiij
— <i>Tervagan</i>	ccxj
— Latin <i>superbus</i>	ccxiij
— (*) -nn- devenant -nd- en latin	ccxiij
— (*) Français <i>voire</i>	ccxiv
CHARENCEY (H. de). (*) Origine des langues du Caucase.	l
— La langue mam	lxxvij
— (*) Français <i>faribole, faridondaine</i>	ccxxiiij
— Basque <i>aroumes</i>	ccxxviiij
— La langue aino.	cxl
— Les mots d'emprunt en basque. Origines basques	ccv, ccxv
DUVAL (Rubens). <i>Astarté</i>	iv
— Assyrien <i>šalamtu; barbaru</i>	lxxiiij
— Mots empruntés par l'assyrien à l'iranien.	lxxiiij
— Araméen <i>bar éggāra</i>	ccxix
— Syriaque <i>segustarē, sekustarē, sekuṭari</i>	ccxxviiij
— Anramée <i>ḥatla</i>	cxlj
DUVAU (L.). Traitement de p, l en celtique	lxxvj
— Vieil irlandais <i>sernim</i>	lxxxj
ERNAULT (E.). Basque <i>arloté</i>	lxxvij

	Pages
GUIEYSSE (G.). Pâli <i>pharuso, pharasu</i>	CCXVJ
HALÉVY (J.). Assyrien <i>ištaritu</i>	IJ
— Le dieu sémitique <i>Χάαβος, Χάαμος</i>	XLIX
— La ville de <i>Kiryat-Sepher</i>	I
— Sémitique <i>temōle</i>	LIJ
— Le ζ sémitique et le φ grec.	LV
— Éléments iraniens en hongrois : <i>arany, ezüst; teve.</i>	LV, LXXVIJ
— Araméen <i>gewīl</i>	LXXIIJ, CXXXIX
— Hébreu <i>gibli</i> , grec βύβλος	LXXIV
— Transcription sémitique des noms perses.	LXXIV
— Hébreu <i>berit</i>	LXXIV
— Double valeur des signes <i>a, i, u</i> dans les cunéiformes perses.	LXXVJ
— Critique biblique : <i>gamadīm, hēlek, benē arvad</i>	LXXVIIJ
— Hébreu <i>mōbā</i>	LXXX
— Néo-hébraïque <i>harz, harēni</i> , syriaque <i>har-</i>	LXXX
— <i>Yavana, 'Ιάονες</i>	LXXXIJ
— Sanscrit <i>niška, phalaka, karambha</i>	LXXXIIJ
— Grec ἀρραβών	LXXXIIJ
— Arabe <i>khangar</i> , hébreu <i>hagōr</i>	LXXXIV
— Hongrois <i>szókő nap</i>	LXXXIV
— Critique biblique : <i>'az, kasitha</i>	LXXXV
— <i>Mané tecēl pharēs</i>	LXXXVJ
— Assyrien <i>Sin</i>	LXXXVIJ
— Sémitique <i>hazīr</i>	LXXXVIJ
— Talmudique <i>Iggeret</i>	CXXIX
— Le judéo-espagnol de la Turquie.	CXXXIIJ
— Sémitique <i>ketab, sepher</i>	CXXXIX
— Βύβλος, πάπυρος.	CXLJ
— La ville de <i>Chalcis ad Libanum</i>	CXLV
— Épigraphe sémitique : 'DLN.	CXLVJ
— Éléments indiens en hongrois : <i>érdem, szak, törvény</i>	CLXXVJ, CLXXVIIJ
— Épigraphe chaldéenne : <i>digiru-ilibu</i>	CLXXVJ, CLXXVIJ
— Babylonien <i>Namra-šit</i> , hébreu <i>Nimrōd</i>	CLXXVIIJ
— Romain <i>Dunere</i>	CCIX
— Métrologie sémitique.	CCIX
— Inscription de Lemnos	CCXJ
— Le babylonien en Égypte	CCXV
HAVET (Louis). (*) Latin <i>patruus</i>	IJ
— (*) <i>Jūppiter</i>	LXXV
— (*) Latin <i>silua</i> ou <i>silva</i>	LXXV

	Pages
— Latin <i>peccare</i>	cxlj
HENRY (V). (*) Les désinences -μεθα et -μεσθα en grec. .	ijj
— (*) L'infinifif passif latin.	ijj
— (*) Latin <i>via</i>	ccxiv
— (*) Grec οὐ	ccxiv
JORET (Charles). Ancien français <i>anuit</i>	ccviiij
LEGER (Louis). Français <i>dame</i>	cxliv
LUTOSŁAWSKI (Stanislas). Statistique phonétique. . .	lxxxj
MALVOISIN (Ed.). Traitement de <i>qv</i> latin en roumain. .	lxxvij
MEYER (Wilhelm). Néo-grec τέτοιος, τόρα.	lxxix
MÖHL (F. Geo.) Prononciation médiévale des diphton- gues grecques eu et au	ccvjj
— Serbe <i>kao</i>	ccix
— (*) Latin <i>*desitus</i>	ccx
— Polonais <i>ksiądz</i> , <i>księga</i>	ccx
— Le préfixe <i>u-</i> en slave	ccxiv
— Dissimilation de liquides en français . .	ccxvij
MONSEUR. Sanscrit <i>mitra</i> , <i>maya</i>	lxxxj
— <i>Arguna</i> , Ἐργάνη	lxxxj
— Grec ἐσθίω	lxxxj
MOWAT (R). Épigraphie latine : <i>celeusta</i> . Le dieu <i>Pipius</i>	lij
— Latin <i>fortassis</i>	liv
— Noms sémitiques sur des inscriptions latines : <i>Beellefaro</i> . <i>Balmarcodi</i> . . .	lxxxvij
— Épigraphie gauloise : Ταρανοου, βατουδε. .	cxxxiv
— Épigraphie osque : <i>Ner</i>	cxxxiv
PLOIX (Ch.). Sanscrit <i>ārya</i>	vijj
— Hécate.	cxxxvj
— La Grande-Ourse.	cxliij
— (*) Les verbes latins en <i>-sco</i>	ccxvij
PSICHARI (Jean). Le vocatif en néo-grec.	liv
— (*) Néo-grec ἄσπερος	lxxv, clxxxiv
— Le ζ intervocalique en néo-grec. . . .	lxxxix
— Le γ intervocalique en néo-grec. . . .	cxxvij
— Les dialectes mixtes	cxxvij
— L'aphérèse en néo-grec.	cxxx
— (*) Le <i>k</i> en néo-grec.	cxxxij, clxxxiv
— (*) Ου anomal en néo-grec.	clxxvij
ROCHEMONTEIX (M. de). Prononciation de l'arabe en Égypte.	cxxxvij
— Prononciation du copte.	cxxxvij
— Le verbe somali	cciv, ccxij
ROUSSELOT (l'abbé J.). Prononciation du français au Canada.	cxl

	Pages
SANCHEZ MOGUEL (Ant.). Pronoms extraits des désinences verbales.	cxxxv
— Permutations dialectales de <i>f-b, g-b, b-g</i> en espagnol.	cxxxv
SAUSSURE (F. de). Grec ἀχέων	ij
— Inscription de Gortyne	vij
— Grec τέρπομαι, allemand dürfen	lvj
— Grec πρέπω, latin corpus.	lxxvj
— Grec φρυγτός	cxlv
— Allemand holz, latin callis	clxxvij
— Latin secundus, oriundus, lābundus.	clxxxij
— Traitement de *ks initial en latin.	ccxij
SCHÖEBEL (Ch). Lorelei.	lj

